

lire la dernière lettre qu'elle a daigné m'écrire.

La lettre était lue, le voyageur s'extasiait, et le bas bleu reprenait :

— Je vais vous dire la pièce de vers qui provoqua cette charmante réponse de l'auteur du "Marquis de Villemere".

Et le voyageur écoutait la lecture d'un poème à perte de vue sur "les richesses de la nature et les splendeurs du ciel", travail comprenant neuf mille huit cent quatre-vingt-deux alexandrins et non pas encore fini à l'heure où nous écrivons ces lignes.

Le voyageur — peu fort en littérature — écoutait cent vers sans broncher ; au deuxième cent, il interrogeait le cahier avec inquiétude ; au troisième, il pensait que le bas bleu ne pourrait lui acheter moins de cinquante bouteilles de vin ; au quatrième, il doublait la commission, et au cinquième, il présentait son carnet.

Généralement, Mme Pieters récompensait la complaisance du commis-négociant par une petit commande qui lui permettait de compter une heure encore, sur un bienveillant auditeur.

Constance Pieters, la digne fille de ce couple charmant était une blonde maigrelle et petite, au regard indécis et au teint rose. Elle avait vingt-quatre ans, et les bonnes âmes du quartier pensaient tout haut qu'elle coifferait Sainte-Catherine, n'ayant pu trouver, jusqu'à ce jour, un mari.

Deux grandes passions se disputaient la vie de l'héritière des Pieters. :

La passion du mariage d'abord.

Puis celle des collections.

Constance voulait se marier à tout prix son regard vague devenait parfois provocateur, et plus d'un voyageur de commerce avait emporté ses sourires et ses demi-mots, sans en comprendre toute la haute signification.

Constance, pour se distraire, sans doute, et pour donner un aliment à son exis-

tence monotone, avait commencé à collectionner des plumes de tous les volatiles connus, puis les timbres-poste de toutes les nationalités.

C'était une maladie passée à l'état chronique chez la pauvre fille... Ah ! si elle avait pu collectionner les maris !

Mais les épouseurs épouvantés par cette trinité redoutable, formée par les Pieters, ne se présentaient pas le moins du monde, et Constance avait beau interroger l'horizon, elle ne voyait rien revenir, hélas !

C'est dans ce milieu formidable qu'apparut tout à coup Van-Der-Bader.

Pieters, le visage rayonnant, désigna le professeur qui parut intimidé.

— Ma bonne amie, s'écria-t-il en s'adressant à sa femme, le bonheur va s'asseoir à notre table en la personne du premier savant de la Hollande ; je te présente le célèbre Docteur Van-Der-Bader, professeur de chimie à l'Université de Leyden.

Et comme le Docteur, évidemment mal à l'aise, balbutiait quelques mots, Angélique l'interrompit vivement.

— Soyez le bienvenu parmi nous, Monsieur le Docteur, dit-elle en le regardant d'un air inspiré ; la poésie saline en vous un des demi-dieux de la science.

A ce moment, Constance apparut et lança un regard assassin à son héros.

— Le Docteur Van-der... chose, murmura la mère dont la mémoire ne s'emplissait que de rimes, un savant.

— Marié ? demanda doucement Constance.

— Non, fit Pieters tout bas.

— Je vais chercher mon Album, pensa la jeune fille.

— Au dessert, dit Angélique qui devina le projet de sa fille, puis s'adressant au docteur :

— Vous devez être bien fatigué, cher Monsieur.

— Pas le moins du monde, répondit le